

## Les prêtres et les pharisiens dans l'EMV

### Tome 1, pp. 462 – EMV 70 – Jésus parle des prêtres dans le Temple

[Jésus est avec Jean, à Gethsémani.]

« C'est beau, ici aussi, Maître. Regarde comme la ville semble grande, la nuit. Plus que de jour.

– C'est parce que la lumière de la lune en estompe les contours. Vois, on dirait qu'une lumière argentée en repousse les limites. Regarde le sommet du Temple, là-haut. Ne semble-t-il pas suspendu dans le vide ?

– On dirait que les anges le portent sur leurs ailes d'argent. »

Jésus soupire.

« Pourquoi soupire-tu, Maître ?

– Parce que les anges ont abandonné le Temple. Son aspect de pureté et de sainteté se limite à ses murs. Chaque lieu a son âme, c'est-à-dire l'esprit pour lequel il fut édifié, et le Temple devrait avoir une âme de prière, de sainteté. Or ceux qui devraient donner cette âme au Temple sont les premiers à la lui enlever. On ne peut donner ce qu'on ne possède plus, Jean. Et s'il y a beaucoup de prêtres et de lévites qui vivent là, il n'y en a pas même un sur dix qui soit en état de donner la vie au Lieu saint. C'est la mort qu'ils donnent. Ils lui communiquent la mort qui est dans leur âme, la mort à ce qui est saint. Ils ont beau connaître les formules, ils n'ont pas la vie qui devrait les animer. Ce sont des cadavres qui n'ont d'autre chaleur que celle qui leur vient de la putréfaction qui les gonfle.

– Est-ce qu'ils t'ont fait du mal, Maître ? »

Jean est tout désolé.

« Non, ils m'ont même laissé parler quand je leur ai demandé de le faire.

– Tu l'as demandé ? Pourquoi ?

– Parce que je ne veux pas être celui qui déclare la guerre. La guerre viendra quand même, car certains auront de moi une sottise humaine, et je serai un reproche pour d'autres. Mais cela doit être porté sur *leur* livre, pas sur le mien. »

### **EMV 97 – Après l'appel de Matthieu, rencontre des pharisiens qui viennent dans la maison de l'apôtre**

97.6 Matthieu rentre avec d'autres hommes et le repas se déroule. Jésus est au centre, entre Pierre et Matthieu. Ils parlent de sujets divers et Jésus répond patiemment à toutes les questions que les uns et les autres lui posent. Il y a aussi des plaintes à l'égard des pharisiens qui les méprisent.

« Eh bien, venez à celui qui ne vous méprise pas, puis agissez de telle façon que les bons, au moins, n'aient pas l'occasion de vous mépriser, répond Jésus.

– Toi, tu es bon. Mais tu es bien le seul !

– Non : ceux-ci sont comme moi et puis... il y a le Dieu Père qui aime ceux qui se repentent et veulent retrouver son amitié. Si tout manquait à l'homme, sauf le Père, sa joie ne serait-elle pas complète ? »

Le repas en est au dessert, quand un serviteur fait signe au maître de maison et lui dit quelque chose.

« Maître : Elie, Simon et Joachim demandent à entrer et à te parler. Veux-tu les voir ?

– Bien sûr.

– Mais... mes amis sont publicains.

– C’est justement pour voir cela qu’ils viennent. Laissons-les faire, pour qu’ils voient. Il ne servirait à rien de le dissimuler. Cela ne servirait pas au bien, et leur malice exagèrerait l’événement jusqu’à prétendre qu’il y avait ici des courtisanes. Qu’ils entrent. »

97.7 Les trois pharisiens entrent. Ils regardent autour d’eux avec un ricanement méchant et sont sur le point de parler.

Mais Jésus, qui s’est levé et est allé à leur rencontre avec Matthieu, les devance. Il pose une main sur l’épaule de Matthieu et dit :

« Vrais fils d’Israël, je vous salue et vous annonce une grande nouvelle qui comblera sûrement de joie votre cœur de parfaits israélites, qui aspirent à l’observance de la Loi par tous les cœurs, pour rendre gloire à Dieu. Voici : à compter de ce jour, Matthieu n’est plus le pécheur, le scandale de Capharnaüm. Une brebis galeuse d’Israël est guérie. Réjouissez-vous ! Après lui, d’autres brebis pécheresses le seront à leur tour et votre cité, à la moralité de laquelle vous vous intéressez tant, deviendra par sa sainteté agréable au Seigneur. Il abandonne tout pour servir Dieu. Donnez le baiser de paix au juif égaré qui revient dans le sein d’Abraham.

– Et il y revient avec des publicains ? Lors d’un joyeux banquet ? Ah ! Vraiment, c’est une conversion avantageuse ! Tiens, regarde là, Elie : voici Josias, le souteneur.

– Et lui, c’est Simon, fils d’Isaac, l’adultère.

– Et celui-là ? C’est Azarias, le tenancier du tripot, où Romains et juifs vont jouer, se quereller, s’enivrer et se livrer à la débauche.

– Mais, Maître, sais-tu seulement qui sont ces gens-là ? Le savais-tu ?

– Je le savais.

– Alors, vous qui êtes de Capharnaüm, vous ses disciples, pourquoi avez-vous permis cela ? Tu me surprends, Simon-Pierre !

– Et toi, Philippe, tu es bien connu ici ! Toi aussi, Nathanaël ! J'en suis vraiment abasourdi ! Toi, un véritable israélite, comment as-tu pu permettre que ton Maître mange avec des publicains et des pécheurs ?

– Mais n'y a-t-il donc plus aucune retenue en Israël ? »

Les trois hommes sont absolument scandalisés.

Jésus dit :

« Laissez mes disciples en paix. C'est moi qui l'ai voulu. Moi seul.

– Oh oui, on comprend ! Quand on veut faire des saints sans l'être soi-même, on tombe vite dans des erreurs impardonnables !

– Et quand on habitue les disciples à manquer de respect – je suis encore sous le coup de l'éclat de rire irrespectueux de celui-ci, juif du Temple, contre moi, le pharisien ! – on ne peut qu'être irrespectueux de la Loi. On enseigne ce qu'on sait...

– Tu te trompes. Vous vous trompez tous. On enseigne ce qu'on sait, c'est vrai. Et moi qui connais la Loi, je l'enseigne à ceux qui ne la connaissent pas : aux pécheurs par conséquent. Vous... je sais bien que vous êtes maîtres de votre âme. Ce n'est pas le cas des pécheurs. Je recherche leur âme, je la leur rends, pour qu'à leur tour, ils me la rapportent comme elle est : malade, blessée, souillée, pour que je la soigne et la purifie. C'est pour cela que je suis venu. Ce sont les pécheurs qui ont besoin du Sauveur et moi, je viens les sauver. Comprenez-moi... et ne me haïssez pas sans raison. »

Jésus est doux, persuasif, humble... Mais les trois hommes sont autant de chardons tout hérissés de piquants... et ils sortent avec une moue de dégoût.

« Ils sont partis... Maintenant, ils vont nous critiquer partout, grommelle Judas.

– Laisse-les donc faire ! Agis seulement de façon que le Père n'ait pas à te critiquer. N'en sois pas mortifié, Matthieu, ni vous, ses amis. Notre conscience nous dit : " Vous ne faites pas de mal. " Cela suffit. »

Jésus se rassied à sa place et tout prend fin.

## **EMV 106 – Je n'ignorais pas l'hostilité des scribes, des pharisiens, de saduccéens**

106.8 Jésus dit :

« Petit Jean, nous avons beaucoup de travail aujourd'hui. Mais nous avons un jour de retard et il est impossible d'aller lentement. Je t'en ai donné la force nécessaire, aujourd'hui.

Je t'ai accordé ces quatre contemplations pour pouvoir te parler des douleurs de Marie et des miennes, qui préparent la Passion. J'aurais dû t'en parler hier, samedi, le jour dédié à ma Mère. Mais j'ai eu pitié. Nous reprenons donc aujourd'hui le temps perdu. Après les douleurs que je t'ai fait connaître, Marie a encore subi les suivantes, et moi avec elle.

106.9 Mon regard avait lu dans le cœur de Judas. Nul ne doit penser que la sagesse de Dieu n'a pas été capable de comprendre ce cœur. Mais, comme je l'ai dit à ma Mère, il était nécessaire. Malheur à lui d'avoir été le traître ! Mais il fallait un traître. Plein de duplicité, rusé, avide, assoiffé de luxure, voleur, mais aussi plus intelligent et plus cultivé que la plupart, il avait su s'imposer à tous. Audacieux, il m'aplanissait les voies les plus difficiles. Plus que tout, il aimait se distinguer et faire ressortir sa place de confiance auprès de moi. S'il était serviable, ce n'était pas par instinct de charité, mais uniquement parce que, selon votre expression, il " faisait la mouche du coche. " Cela lui permettait de tenir la bourse et d'approcher les femmes. Deux choses qu'il aimait d'une façon effrénée, sans parler de son goût pour les honneurs.

Ce serpent ne pouvait que faire horreur à la femme pure, humble, détachée des richesses terrestres qu'était ma Mère. Moi-même, j'éprouvais du dégoût. Le Père, l'Esprit et moi sommes seuls à savoir

combien il m'a fallu me dépasser pour pouvoir supporter sa présence. Mais je te l'expliquerai une autre fois.

106.10 De même, je n'ignorais pas l'hostilité des prêtres, des pharisiens, des scribes et des sadducéens. C'étaient des renards rusés qui cherchaient à me pousser dans leur tanière pour me déchirer. Ils étaient assoiffés de mon sang. Ils essayaient de me tendre des pièges partout pour me capturer, pour avoir un motif d'accusation, pour se débarrasser de moi. Ce piège a duré longtemps, trois ans durant, et ils ne se sont apaisés que lorsqu'ils m'ont su mort. Ce soir-là, ils ont dormi heureux. La voix de leur accusateur s'était éteinte à jamais. Du moins le croyaient-ils. Mais non : elle n'était pas éteinte. Elle ne le sera jamais, elle tonne au contraire et maudit leurs semblables d'aujourd'hui. Quelles douleurs ma Mère n'eut-elle pas à subir à cause d'eux ! Et moi, je ne saurais oublier ces douleurs.

106.11 Que la foule soit changeante, voilà qui n'est guère nouveau. C'est la bête sauvage qui lèche la main du dompteur si elle est armée d'un fouet ou si elle offre à sa faim un morceau de viande. Mais il suffit que le dompteur tombe et ne puisse plus se servir du fouet, ou bien qu'il n'ait plus de proie pour la rassasier, pour qu'elle se précipite et le déchire. Il suffit de dire la vérité et d'être bon pour être haï par la foule, une fois le premier moment d'enthousiasme passé. La vérité est reproche et avertissement. La bonté prive du fouet et fait en sorte que ceux qui ne sont pas bons n'aient plus à craindre. D'où les : " Crucifie-le ! " après les " Hosannas ! " Ma vie de Maître est remplie de ces deux cris. Et le dernier fut : " Crucifie-le ! " Le hosanna est l'haleine que reprend le chanteur pour avoir le souffle nécessaire pour monter haut. Le soir du vendredi saint, Marie a réentendu tous ces hosannas menteurs devenus hurlements de mort pour son Enfant, et elle en fut transpercée. Cela aussi, je ne l'oublie pas.